

ENTRETIEN
ALAIN
VALTERIO
LE PSY QUI
ACCUSE LES PSY

HILLARY
CLINTON
AU SECOURS,
LES NÉOCONS
REVIENNENT !

DOSSIER
**POURQUOI NOTRE
MONDE DEVIENT
DE PLUS EN PLUS
LAID**

À LA
RENCONTRE
DES CONSERVATEURS
DE GAUCHE
PAR ALAIN DE BENOIST

**DEMAIN
LA GUERRE
CIVILE ?**

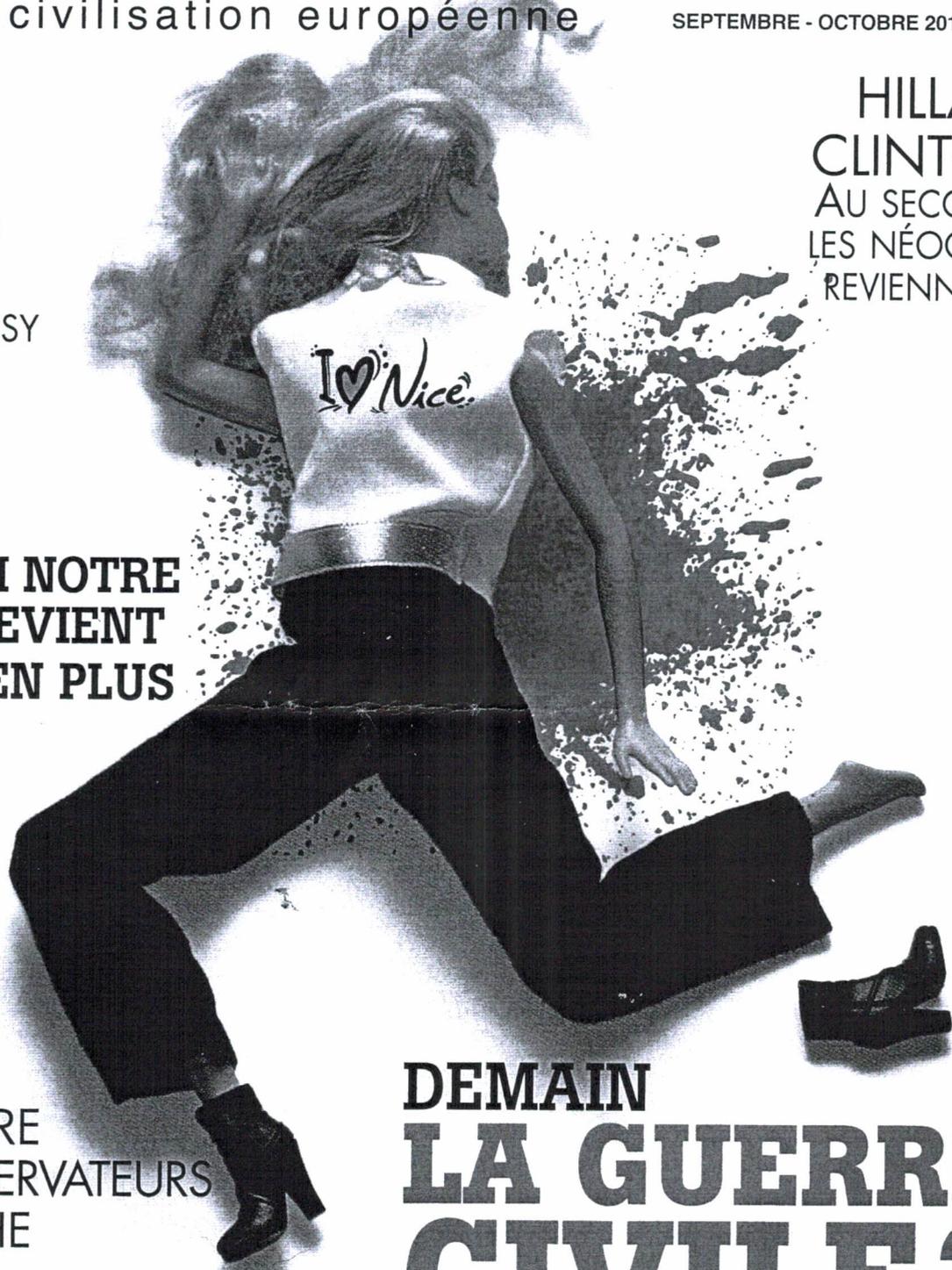
**DRIEU LA
ROCHELLE**

Le grand retour
de l'écrivain maudit



**CHEYENNE-
MARIE CARRON**

La cinéaste hors
système se dévoile



L 15380 - 162 - F : 6,90 € - RD

Bienvenue dans le domaine public

Le grand retour de Drieu

Par Frédéric Guchemand

On ne fête pas les perdants. Il suffira de se rappeler les polémiques soulevées en 2011 à l'occasion du cinquantenaire de la mort de Céline pour mesurer à quel point, en 2015, il eût été de mauvais ton de commémorer les soixante-dix ans de la disparition de Pierre Drieu la Rochelle. Maudit, l'auteur de *Gilles* l'est encore, malgré les quelque sept cents grammes qu'il pèse désormais en Pléiade ; et c'est 2016, année de son entrée dans le domaine public, qui marque son retour par la grande porte.

Parmi la moisson de publications drielliennes, évacuations d'emblée *Les derniers jours de Drieu la Rochelle* d'Aude Terray, essai maladroit où est recyclée une matière archi-connue et traitée avec autrement de sérieux ailleurs ; où les éléments bio-historiques établis par des chercheurs patentés se mêlent au trivial et à l'anecdotique (le meilleur arrêt sur image relevant de cette catégorie étant sans doute Drieu en pyjama et savates occupé à racler une inondation domestique) ; où la reformulation laborieuse est entrelardée d'envolées romanesques, avec la prétention de lui donner un tour littéraire et de lui injecter de la « vie ». On y apprendra, entre autres mentions sans intérêt, que, le jour d'août 1944 où Drieu fait sa première tentative de suicide, « La fin d'après-midi est belle. Les Parisiens lézardent. Les couples s'enlacent sur les bancs, les élégantes arbo- rent d'extravagantes lunettes de soleil, les hommes tombent la veste. Les quais de la Seine sont bondés, on se baigne et on pêche à la ligne ». Une enfilade de « chro-

mos », selon l'expression de Céline, superflue pour les connaisseurs.

La « fable » signée Gérard Guégan est tout aussi dispensable. L'intrigue en deux mots : voici Drieu enlevé, façon Aldo Moro, par un quatuor de résistants (trois hommes et une femme), se définissant

**DRIEU ASPIRAIT À ÊTRE
« AILLEURS ». IL EST ARRIVÉ
À BON PORT, À DATER DU
15 MARS 1945. MAIS
FORCE EST DE CONSTATER
QU'IL RESTE PLUS QUE JAMAIS
PRÉSENT PARMİ NOUS.**

comme communistes indépendants et bien décidés à lui infliger le procès auquel ils sont persuadés qu'il va échapper.

Les apartés que l'auteur adresse à Drieu (« Des fois, tu écris bizarrement ! Et pas que dans tes articles, même dans tes romans ! ») tout comme les dialogues imagi-

naires du kidnappé avec ses ravisseurs (le moment pseudo-cocasse où l'un d'eux dit à Drieu : « J'ai le sentiment que vous venez de vous citer ») ; la scène de torture relatée par la fouguese Héloïse, où elle signale avoir remarqué, sur le bureau de son tortionnaire, un exemplaire de *L'homme à cheval* ; les copiés-collés de formules extraites du *Journal 1939-1945* jouxtant des propos plats ; les larmes versées par Drieu sur son cynisme impénitent et l'ignominie de son parcours, ses aveux de contrition, sa honte rétrospective, son autodiagnostic psychiatrique, le « J'ai tout raté, même mes livres » qu'il prononce en concluant son interrogatoire ; tout cela sonne irrémédiablement faux.

En fait, c'est le courage dont Drieu a fait montre en se suicidant qui gêne nos contemporains. La parfaite solitude dans laquelle ce geste a été accompli paraît à ce point inconcevable aujourd'hui qu'il faille lui imaginer une motivation pour le mettre au diapason de la médiocrité ambiante. Dans ce texte, prêt à être adapté en pièce de théâtre pédagogique pour un

public d'ados, Guégan fantasme un Drieu fatalement poussé vers le néant après avoir découvert à quel point il a été, toute son existence durant, un salaud ; et par calcul aussi, parce qu'il est bien conscient que, tout comme à Nerval, Crevel, Maïakovski, le suicide offre la garantie de l'immortalité littéraire. On peut concevoir qu'un écrivain s'empare d'une vie plus palpitante que la sienne même et l'accommode à sa sauce, histoire d'allonger à peu de frais sa bibliographie ; on apprécie moins la démarche quand elle vient d'un auteur de la trempe d'un Gérard Guégan, qui avait naguère su approcher avec autrement de subtilité le cas Jean Fontenoy. Comme dans le livre signé Aude Terray, la mémoire de Drieu, ni servie ni desservie, sort d'ici juste remaquillée de travers, comme un masque mortuaire gâché. Les cadavres qu'on gifle doivent avoir de ces têtes-là...

Parce que c'était Drieu, parce que c'était Malraux

Passons aux choses sérieuses, avec tout d'abord deux études substantielles. La première, signée Jean-Louis Saint-Ygnan¹, est consacrée à la relation entre Malraux et Drieu. Une amitié qui, d'après lui, « ne se limite pas [...] à une protection réciproque dans une période déterminée. Il s'agit du dialogue de près de vingt ans de deux grands esprits de leur temps. » On se souvient que Maurizio Serra avait dessiné la triangulation de ceux qu'il appelait des « frères séparés », en y intégrant Aragon. Saint-Ygnan s'est quant à lui limité à la confrontation directe de deux trajectoires qui se croisent en 1928, quai de l'Horloge, dans le salon tenu par Daniel Halévy. Ici, pas d'affabulation, mais un recours aux textes et aux témoignages de première main. Ce portrait, par touches successives, de Drieu comme l'ami complexe mais attachant qu'il savait être, lui confère une véritable épaisseur humaine, une *étouffe*. Dans cet essai engagé – en cela qu'il est porté par une vision de la France réconciliée dans ses ambivalences –, Saint-Ygnan aborde chaque intersection où cohabitent ces géants. Il en ressort que, sur des terrains comme la réflexion idéologique, métaphysique ou esthétique, Drieu et Malraux étaient voués à dialoguer et, sinon à s'entendre, du moins à se reconnaître. L'ouvrage passe de la synchronie (thématique) à la diachronie une fois franchi le cap des années 30. Le 6 fé-



Malraux et Drieu. Une même complicité intellectuelle. Et une fraternité nietzschéenne jamais prise en défaut. Malraux confiera à Frédéric J. Grover : « Je ne me suis jamais senti en état de supériorité envers Drieu. C'est moi qui l'admirais. Je le considère encore comme un des êtres les plus nobles que j'ai rencontrés. »

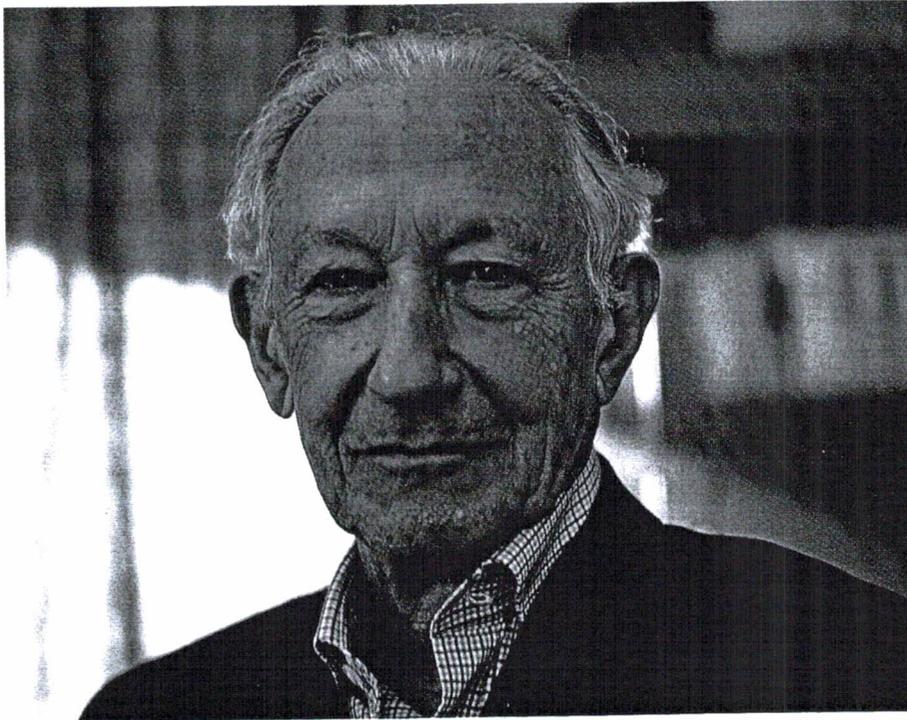
vrier, la guerre d'Espagne, la défaite de 40, puis l'Occupation seront autant d'étapes communes sur des chemins qui se disjoignent sans se perdre de vue. Alors, Malraux-Drieu, frères séparés ? Plutôt parallèles, d'hier à demain, comme y insiste Saint-Ygnan.

La seconde étude d'importance est la thèse du professeur en langue et littérature française japonais Hideki Yoshizawa. Trois cents pages grand format en caractères serrés, concentrées sur les années 1918 à 1927, soit celles décisives dans l'émergence de la « voix » driellienne. Se situant dans le sillage des travaux sur le genre autobiographique de Jacques Lecarme, Yoshizawa affirme avoir toujours été davantage sollicité par l'esthétique en œuvre chez Drieu que par ses engagements et son idéologie. La découverte émue, avouée sans fausse pudeur, du *Feu follet* lui révèle une dimension qui va le passionner durant tout son parcours universitaire : la « voix » qui se fait entendre au fil de la prose de Drieu, et qui ne comporte pas que des enjeux narratologiques, puisqu'elle est la « métaphore acoustique d'un signifiant graphique », le point de fusion entre le corps et la langue. Cette expression particulière est au cœur d'une ambiguïté fondatrice chez Drieu, à savoir celle qui réside dans la difficulté, quand ce n'est l'impossibilité, à débrouiller ce

qui relève des instances narratrice (en « je » ou en « il ») et auctoriale. C'est dans *Le jeune Européen* que Drieu met en place ce dispositif si troublant, qui positionne sa voix comme en surplomb. Yoshizawa préfère le qualifier de « transcendant » plutôt que de lui appliquer l'étiquette moderne d'« autofiction », car « l'instance de cette voix détient plutôt la profondeur qui se fonde sur sa conception du monde. Tandis qu'elle appartient à l'auteur en chair et en os, cette voix garde aussi un aspect "impersonnel" ou, si on peut dire, "inhumain". »

Bien que rédigé dans une langue parfois approximative, le travail de Yoshizawa est riche d'interrogations pertinentes et d'analyses pénétrantes. Y sont ainsi éclaircis les rapports entre Drieu et le mouvement Dada, le statut générique d'*État civil* (hélas, Yoshizawa ne propose aucune élucidation du mystérieux nom « Cogle ») et surtout les sources intellectuelles de *Mesure de la France*. Enfin un exégète qui se penche réellement sur les fondements des vues émises par Drieu en matière de démographie et qui met en perspective ce premier essai avec les

1. Dont aucun driellien ne méconnaît le *Drieu la Rochelle ou L'obsession de la décadence*, Nouvelles Éditions Latines, Paris 1984.



Jünger et Drieu ne seraient pas ce qu'ils sont pour nous sans la médiation de ce traducteur et passeur infatigable qu'est Julien Hervier. Il leur a consacré sa thèse parue en 1978, *Deux individus contre l'histoire. Drieu la Rochelle et Ernst Jünger*.

théories de Le Play, Dumont, Bertillon et Leroy-Baulieu ! Ce dernier, qui inaugura une approche « psychoculturelle » de la diminution démographique en France, a beaucoup inspiré Drieu et lui a sans doute instillé l'idée que la perte de vitesse des naissances était le symptôme patent du processus de décadence dans lequel s'inscrivaient un peuple, un État, un pays tout entier.

L'obsession démographique

Toutes ces théories seraient sans doute restées étrangères à Drieu si, durant son passage en Sciences Po en 1912-1913, il n'avait suivi le cours de Charles Gide intitulé « La question de la population : dénatalité, causes et conséquences ». Yoshizawa se penche sur cette figure aujourd'hui méconnue dont l'ombre plane sur *Mesure de la France*. Il rappelle l'existence de *La France sans enfants*, une brochure aux accents polémiques publiée à la veille de la Première Guerre par Charles Gide, et qui a dû être lue par Drieu ; car non seulement les échos thématiques et la concordance des vues sont patentes entre cette plaquette et l'essai de Drieu, mais l'intertextualité qui les caractérise est indéniable. Yoshizawa en a relevé les similitudes d'expression, et il a surtout remarqué que les deux auteurs

commencent « à concevoir également "la loi du nombre" à partir de leur image concrète, d'une vision de leur enfance ». Une coïncidence nullement négligeable. Puis la singularité de la conception drieliennne se fait jour : négligeant le point de vue économique, si cher aux statisticiens et aux adeptes du règne de la quantité, Drieu insiste sur l'angle politique et diplomatique de la question, en digne tenant

« JE TRAVAILLERAI PEUT-ÊTRE, J'AI SANS DOUTE TOUJOURS TRAVAILLÉ DÉJÀ À L'ÉTABLISSEMENT D'UN RÉGIME FASCISTE EN FRANCE, MAIS JE RESTERAI LIBRE VIS-À-VIS DE LUI DEMAIN COMME HIER. »

du règne de la qualité. « Nous ne sommes pas des coolies. On ne peut pas produire indéfiniment des ouvriers et des soldats », clame-t-il, sous-entendant que le *leadership* qu'il veut que son pays reconquière est d'abord intellectuel. Yoshizawa émet la séduisante hypothèse selon laquelle le fédéralisme européen serait là pour la première fois présent sous la plume de Drieu, comme alternative au

cosmopolitisme de repeuplement prôné par Charles Gide après-guerre. On lira aussi avec profit les conclusions de Yoshizawa sur la question de l'homosexualité dans l'œuvre naissante de Drieu ou encore sur l'accomplissement que représente *Le Jeune Européen*, en termes de fixation de sa « voix transcendante ».

Julien Hervier, l'indispensable exégète

Et c'est justement avec ce *Jeune Européen* que s'ouvre le défilé des rééditions, favorisées par la tombée dans le domaine public de l'œuvre². Depuis le début de l'année 1940, Drieu avait nourri le projet de voir reparaître, après corrections, ses *Écrits de jeunesse*. Les éditions Bartillat nous en proposent leur version maison. Son maître d'œuvre, l'éminent spécialiste Julien Hervier, fera sans doute se hérissier le poil de maints philologues en avouant qu'il a choisi de récréer, à partir d'un matériau littéraire « inégal mais bouillonnant », un nouveau livre. En effet, s'il a conservé le projet conçu par l'écrivain pour sa version de 1941, ce sont par contre les versions originales des poèmes d'*Interrogation* et de *Fond de cantine*, ainsi que des proses de *La Suite dans les idées* et du *jeune Européen*, qui ont été reproduites dans leur jus.

Le parti pris peut être longuement discuté, et cent fois reposée la question de savoir si Drieu avait opportunément corrigé ses propres textes ; toujours est-il que l'ouvrage proposé est une édition de référence. L'avant-propos, limpide, de Hervier retrace la naissance de Drieu à l'écriture, alors qu'il n'est pas encore dégagé de sa chrysalide de soldat. Son « lyrisme fiévreux et dionysiaque » de poète trouve son origine dans deux rencontres littéraires cruciales : Nietzsche, qui ne le quittera plus dès qu'il l'aura eu découvert à quatorze ans, et Claudel, dont à l'été 1915 une infirmière de l'hôpital de Toulon lui offre *les Cinq Grandes Odes*. Puis Hervier sonde le rapport de Drieu à la guerre – une question qu'il connaît par cœur depuis sa remarquable thèse sur la comparaison entre les auteurs respectifs de *La comédie de Charleroi* et d'*Orages d'acier*. Drieu y apparaît comme tiraillé entre sa fascination pour le combat héroïque et son horreur de la destruction de masse, liée à l'avènement du machinisme. Et sur un plan plus métapolitique, Hervier voit dans le fantassin sous la plume de qui ap-

paraît le mot « outre-histoire » rien moins que l'anticipateur d'une « conceptualisation, très contemporaine : celle [...] de l'essai de Francis Fukuyama *La fin de l'histoire et le dernier homme* ».

Aux antipodes chronologiques des poèmes, on trouve le crépusculaire *Récit secret*, rédigé entre la tentative de suicide ratée d'août 1944 et celle réussie du 15 mars 1945. Julien Hervier a donné à ces quelque quarante pages une préface que l'on peut qualifier de définitive, à l'occasion de sa reparation sous une jeune enseignante, RN Éditions³. « Denses et concis, ces souvenirs d'un suicidé, d'une sobriété quasiment janséniste, sont cependant fort éloignés de l'académisme décharné d'une "écriture blanche". Bien au contraire, ils tirent de leur extrême économie de moyens une bouleversante puissance d'impact : Drieu y exprime dans toute sa nudité une obsession qui le poursuit depuis sa petite enfance ».

La politique de Drieu

Entre ces deux points extrêmes, on le sait, l'œuvre de Drieu se déploie dans sa déroutante multiplicité : romans, nouvelles, théâtre, chroniques, essais, journaux intimes... Il est souvent malaisé de qualifier le genre exact auquel appartient chacun de ces livres. Les éditions Ars Magna ont parié sur la remise en circulation de titres qui n'étaient plus guère accessibles qu'à prix d'or chez les bouquinistes, et dont les relents soufrés maintenaient à distance les éditeurs « mainstream ». *Socialisme fasciste* est le premier de ces ouvrages relégués, et son titre seul aura contribué à entacher toute la production de Drieu. Il rejoint une collection baptisée sans équivoque « les ultras ».

Les articles y rassemblés ont été écrits entre juin 1933 et août 1934 et, contrairement à l'idée reçue, ils ne relèvent pas seulement du pamphlet ou du manifeste. Qui sait qu'un quart de cet ouvrage est composé d'une étude de l'idéologie de Marx⁴, contre laquelle Drieu brandit « l'antirationalisme rigoureux et essentiel [du] dernier Nietzsche » ? Qui a parcouru le bilan tiré à chaud suite aux événements insurrectionnels du 6 février 1934, où Drieu dresse le portrait d'une France divisée entre deux gauches et deux droites, où il rejette la démocratie capitaliste pour appeler à l'avènement d'un socialisme intransigeant, où il se définit comme petit-bourgeois tout en voyant dans cette condition, qui le lie à la



LE COURAGE DONT DRIEU A FAIT MONTRE EN SE SUICIDANT ET LA PARFAITE SOLITUDE DANS LAQUELLE CE GESTE A ÉTÉ ACCOMPLI GÊNENT NOS CONTEMPORAINS.

fois à toutes les classes et aucune, les ferments mêmes de sa souveraine liberté ? Qui se souvient d'un chapitre intitulé « Contre la dictature » et d'un autre où il sublime l'objection de conscience (« Mais raisonnablement, virilement, je ne puis admettre cette guerre qui insulte à tous les idéaux humains de droite et de gauche, d'avant-hier, d'hier et d'aujourd'hui, qui menace de réduire l'humanité européenne à quelques peuplades hébétées et démunies ») ? Qui enfin a pris la peine d'aller jusqu'à *Itinéraire*, où Drieu écrit : « Je travaillerai peut-être, j'ai sans doute toujours travaillé déjà à l'établissement d'un régime fasciste en France, mais je resterai libre vis-à-vis de lui demain comme hier. Ma fatalité d'intellectuel, qui m'aura mêlé intimement à la conception, me séparera dès la mise au monde, dès les premiers pas du nouveau régime dans le siècle. » Il faut avoir pris connaissance de tout cela avant de prétendre juger de ce texte avec un minimum de sérieux.

L'idée d'Ars Magna de regrouper le corpus doriote est aussi judicieuse. Car comme l'explique le préfacier Maurice Courant, la participation de Drieu à *L'Émancipation nationale*, organe de presse du PPF, « constitue une source de premier plan sur Doriot, au quotidien et dans l'intimité ». La plaquette *Doriot ou la vie d'un ouvrier français* et le recueil *Avec Doriot* permettent en effet de retracer la genèse d'un mouvement qui a ses spécificités – mélange d'apparat fasciste et de communisme national –, l'ascension de son charismatique leader, puis ses revers, son combat pour une réforme en profondeur de l'État. La tonalité de cette production est moins nuancée, qui laisse entendre des propos hagiographiques sur le chef tant attendu,

des injonctions sans appel, des slogans bruts et simplistes. Elle met cependant en évidence l'énergie que pouvait déployer le réputé faible et inconsistant Drieu à défendre une cause, une fois le rêve délaissé pour embrasser l'action.

Enfin, il reste l'archipel des textes oubliés, parus dans la presse ou en revue, puis rarement, ou jamais, republiés depuis. La trentaine de *Chroniques des années 30* que présente Christian Dedet nous rappellent l'existence de cette « ville engloutie », mal cartographiée encore, qu'est la production journalistique de Drieu. Dedet nous invite à découvrir ce « kaléidoscope » où il est pélemêle question de l'aviateur Lindbergh, de la parricide Violette Nozière, des gravures de Goya, de Saint-Denis (pas pour le rendez-vous avec Doriot cette fois, mais pour sa basilique), des adeptes du camping (« Des précurseurs. Des milliers de Jean-Baptiste au désert »), de *La Vénus de Milo*, du « héros de roman »... La variété des sujets abordés est la meilleure preuve de l'insatiable curiosité qui animait notre homme.

Drieu aspirait, il l'a souvent répété, à être « ailleurs ». Il est arrivé à bon port, à dater du 15 mars 1945. Mais force est de constater qu'il reste plus que jamais présent parmi nous. ▀

Ouvrages sur Drieu la Rochelle :

Aude Terray, *Les derniers jours de Drieu la Rochelle*, Grasset, 236 p., 18 €.
Hideki Yoshizawa, *Pierre Drieu la Rochelle. Genèse de sa voix littéraire (1918-1927)*, L'Harmattan, 340 p., 35 €.
Gérard Guégan, *Tout a une fin, Drieu. Fable*, Gallimard, 130 p., 10 €.
Jean-Louis Saint-Ygnan, *Malraux et Drieu la Rochelle. Amis et adversaires*, Ovadia, 268 p., 20 €.

Rééditions de Drieu la Rochelle :

Le jeune Européen et autres écrits de jeunesse 1917-1927, édition établie par Julien Hervier, Bartillat, 430 p., 23 €.
Récit secret, préface de Julien Hervier, éditions RN, 62 p., 6,90 €.
Socialisme fasciste, Ars Magna, « Les Ultras », 240 p., 22 €.
Avec Doriot, précédé de *Doriot ou la vie d'un ouvrier français*, avant-propos de Maurice Courant, Ars Magna, « Devoir de mémoire », 290 p., 20 €.
Chroniques des années 30, présenté par Christian Dedet, éditions de Paris/Max Chaleil, 140 p., 15 €.
Les éditions Ars Magna rééditeront également le recueil *Ne plus attendre* à la rentrée 2016.

2. Depuis le 1^{er} janvier 2016.

3. Il faut toujours féliciter la salutaire initiative qui consiste à lancer une maison d'édition papier contre vents virtuels et marées numériques, surtout quand elle marque une préférence « pour les auteurs inclassables qui rappellent ce que veulent dire les mots nuance et paradoxe, en leur beauté et leur richesse ». Au catalogue donc de RN : Unamuno, Weil, Spengler...

4. Sur les plans philosophique et sociologique, car l'économie n'était pas le fort de Drieu...